



«Lumen XXV», de l'artiste Anne Blanchet, des bandes de plastique jaunes utilisées pour éloigner les oiseaux. (LAURENT GILLIÉRON/KEystone)

## Rêveries du promeneur culturel

**EXPOSITION** La 14e édition de la triennale de sculpture contemporaine Bex & Arts a pour thème l'industrie. Il y est principalement question de l'empreinte de l'homme sur son environnement

STÉPHANE GOBBO  
@StephGobbo

Au fond d'un champ, des oiseaux géants semblent prendre leur envol. Ils sont zébrés, comme au garde-à-vous. Joëlle Allet a réalisé cette installation, *Skybirds*, à l'aide de cerfs-volants. Non loin de là, au sommet d'une petite butte, Anne Blanchet a conçu *Lumen XXV* avec ces bandes de plastique jaunes que les paysans utilisent pour éloigner les oiseaux. La proximité de ces deux propositions artistiques, qui trônent fièrement au cœur du parc de Szilassy, sur les hauteurs de Bex, pousse à réfléchir sur la manière dont l'homme a toujours tenté de maîtriser la nature – parfois jusqu'à la détruire.

En s'approchant de *Lumen XXV*, on peut alors observer le paysage environnant par strates, comme si les bandes de plastique le découpaient. Il y a là quelque chose de ludique, l'impression, aussi, de pouvoir finalement mieux observer. Cette dimension ludique, au-delà d'œuvres qui interpellent plus frontalement, a toujours été au cœur de la démarche de Bex & Arts, triennale de sculpture contemporaine qui se déploie cette année jusqu'au 18 octobre. Thème de sa 14e édition: «Industria».

Directrice artistique de la manifestation depuis 2017, Catherine Bolle note, dans le catalogue d'exposition, que les liens entre art et industrie ont toujours été étroits. Et de citer la démarche de Jean Tinguely, de Niki de Saint Phalle ou de Bernhard Lugin-

bühl, que l'adjectif «industriel» n'a jamais rebutés.

Trente-quatre artistes ont cette année été conviés à la triennale. A compter de cet été, un extra-Européen figurera à chaque édition au programme. Le Chinois Shi Zhongying devait présenter *The Fourth Apple*, une statue en bronze d'un homme en train de méditer. Placé à l'intérieur de cette structure sculptée en creux, reprenant la notion bouddhiste de vide, terme intégrant à la fois le visible et l'invisible, car tout est par essence interdépendant, un pommier devait peu à peu envahir l'œuvre... Ce n'est finalement qu'une photographie qui s'offre au regard des promeneurs: la pandémie de Covid-19 a rendu impossible le transport de cette pièce imposante dont on se dit qu'elle demeure, à distance, un beau symbole de résilience.

### Pentagone de bouteilles vides

Au-delà des liens entre art et industrie, plusieurs installations semblent questionner, on y revient, l'empreinte humaine. Nora Schmidt, dans une intervention tout en finesse visible à plusieurs endroits du parc de Szilassy (*Aveugle*), recouvre les cicatrices des arbres d'une plaque en aluminium. Les stigmates des coupes réalisées par la main humaine deviennent alors des miroirs proposant de beaux effets de lumière. Antenne géante en acier, *50 G* voit Denis Roueche évoquer de manière littéraire la manière dont l'essor de la technologie a depuis les débuts de l'ère industrielle profondément transformé le paysage. Eva Theytaz propose de son côté, avec *Inverse*, une mosaïque en forme de pentagone constituée de centaines de bouteilles en verre plantées à l'envers dans le sol. Le sous-

texte écologique est évident, comme lorsque Beatrix Sitter-Liver place à même le sol plusieurs *Flaques* en bois laqué et polystyrène pour symboliser l'assèchement des sols.

D'autres propositions sont plus mystérieuses. Deux robes rouges figées, l'une debout, l'autre volant dans les arbres (Anja Luithle, *Twins, die Stehende, die Schwebende*) paraissent privées des princesses – ou sorcières, c'est selon – qui les habitaient. Un sort invisible semble les lier. Ailleurs, sous les branches d'un arbre imposant, un mannequin, aiguille géante

### Une fois à l'intérieur du cube, la notion de gravité et d'équilibre est mise à mal

à la main, est ligoté par un épais cordage (Nicole Dufour, *Maîtrise*). «Cette sculpture est une revendication du féminin, du sacré», écrit l'historienne de l'art Nayan-saku Mufwankolo. Placé à l'entrée mais à visiter plutôt en fin de parcours, *Le Quartier des fous* est un vaste cube accroché à la pente. Une fois à l'intérieur, la notion de gravité et d'équilibre est mise à mal par la manière dont Olivier Estoppey brouille nos repères physiques à l'aide de perspectives biaisées. Son imposant bloc de ciment ne semble pas à sa place, incarnant parfaitement les dérives de l'industrialisation. ■

**Bex & Arts – Industria**, triennale de sculpture contemporaine en plein air, parc de Szilassy, jusqu'au 18 octobre.

## Grâce et incandescence à Champéry

### CRITIQUE

**Aux Rencontres musicales de Champéry, le duo de musiciens belges Lorenzo Gatto et Julien Libeer a conquis le public. Standing ovation à la fin du concert**

JULIAN SYKES

Le violoniste Lorenzo Gatto et le pianiste Julien Libeer ont conquis le public, lundi soir aux Rencontres musicales de Champéry, qui célèbrent cet été le 250e anniversaire de la naissance de Beethoven. Avec un orage au beau milieu du concert, la soirée a culminé dans une interprétation ardente et poétique de la *Sonate A Kreutzer* du compositeur.

Aucune esbroufe, une musicalité à l'état pur chez ce duo belge. Ils jouent de manière très limpide, sans chercher à faire, coûte que coûte, quelque chose de différent. Ils

ont pourtant chacun leur personnalité, le violoniste tirant des sonorités d'un rayonnement céleste de son stradivarius, le pianiste développant des sonorités rondes et lumineuses, sans écraser son partenaire. La forte résonance du piano (un Steinway B) dans l'église de Champéry ne nuit pas à l'équilibre instrumental.

D'emblée, on relève une grâce mozartienne dans la *Sonatine en ré majeur D.384* de Schubert. Cette œuvre de jeunesse, qui s'inscrit dans le sillage du classicisme viennois, ravit par ses élans prime-sautiers. Une ombre de mélancolie passe dans l'*Andante* central. Le phrasé éminemment vocal, tour à tour fruité et délicat, sert admirablement ce bijou qu'est la *Sonate K. 379* de Mozart.

Certains jouent la *Sonate A Kreutzer* au forceps, accentuant le côté léonin – voire enragé – de Beethoven. Mais avec Lorenzo Gatto et Julien Libeer, il y a une façon de varier les éclairages, de faire

ressortir les ombres et les lumières, tout en veillant à l'équilibre entre classicisme et romantisme. On est envoûté à la fin du mouvement lent par les trilles vaporeux et cristallins au piano, et par la pureté des traits au violon (sur fond d'orage ponctué de quelques éclairs à l'arrière-plan!).

Le *Finale* n'a rien d'une course à l'abîme frénétique. C'est un mouvement enlevé, aérien, intrépide aussi quand il le faut. Un peu sur la retenue d'abord (est-ce parce qu'il a les yeux rivés sur son iPad et ses partitions?), Lorenzo Gatto ose des prises de risques. Son violon élégant, lumineux, classique, brille dans le *Blues* de la *Sonate* de Ravel offert en bis; et le voici qui s'encanaille aux côtés de Julien Libeer! Ce mélange de rigueur et d'imagination fait la marque des grands musiciens. ■

**Les Rencontres musicales de Champéry**, jusqu'au vendredi 14 août.  
www.rencontres-musicales.ch

## Sur grand écran, Yakari court, galope et vole

**DESSIN ANIMÉ** Le petit Sioux à plume d'aigle dessiné par Derib accède au grand écran dans «Yakari, le film», un dessin animé respectueux du personnage et de son univers plein d'animaux sympathiques

ANTOINE DUPLAN  
@duplantoine

Créé par Job, scénario, et Derib, dessin, Yakari est le héros de 40 albums dont la qualité graphique et les valeurs humaines garantissent le succès depuis 1969. Il a engendré une série de dessins animés et maintenant un premier long métrage. L'entreprise inspire forcément quelques craintes: combien de héros de bandes dessinées ont-ils été malmenés par le cinéma, des Schtroumpfs à Lucky Luke, d'Astérix à Blueberry, en passant par Boule et Bill ou Spirou... Par chance, les réalisateurs de *Yakari, le film* ne se croient pas plus malins que les auteurs des livres. Ils se basent sur *Yakari et Grand Aigle*, premier titre de la collection, pour raconter un parcours initiatique susceptible de toucher l'âme des plus jeunes spectateurs sans navrer les aînés.

### Oiseau rigolo

Yakari joue à la couratte dans la Prairie avec le chien Oreille Tombante, aperçoit Petit Tonnerre, le plus vif des mustangs, si beau avec sa crinière blonde et sa robe de yin et de yang. Il a un rêve dans lequel Grand Aigle, son totem, lui offre une de ses plumes ainsi que le don de parler le langage des animaux.

La tribu s'apprête à lever le camp pour suivre les troupeaux de bisons et fuir les tornades, tandis que Yakari suit la piste de Petit Tonnerre. Il tombe dans la rivière, dégringole en bas d'une chute d'eau, est sauvé par une famille de castors, échappe à un stampede de broncos, devient le meilleur ami de Petit Tonnerre. Il libère les chevaux capturés par des chasseurs de la tribu de Peaux de Puma, traverse la montagne glaciale, rencontre Rayon de Miel l'oursou qui se croit terrifiant, pactise avec Petite Plume, un oiseau rigolo, et Longue Queue, un sympathique bassaris rusé. Il invente les sports de glisse et traverse un palais des glaces souterrain avant de retrouver les siens.

### Musique un brin martiale

Les décors sont beaux, les personnages sympathiques (surtout les castors), l'animation réussie. On peut regretter une dissonance entre quelques gags cartooniques et la sensibilité d'un récit prônant le respect de la nature et l'amour du vivant, ainsi que des séquences un peu sentencieuses. Quant à la musique, elle s'avère problématique: puisant son inspiration dans les westerns héroïques des années 1950 (et aussi un peu dans le traditionnel *Scarborough Fair*...), elle cavalcade de façon bien martiale. Quelques chansons qu'on dirait entonnées par de robustes scouts détonnent aussi dans cette tendre pastorale américaine. ■

★ ★ **Yakari, le film**, de Xavier Giacometti et Toby Genkel (France, Allemagne, Belgique, 2020), 1h23.

## Un jour dans la vie d'un légume

**DRAME** Un écrivain au cerveau pétrifié a pour guide une fille angélique dans «The Roads Not Taken». Un tire-larmes improbable et fastidieux avec Javier Bardem

Dring, dring... Pas de réponse au téléphone. Toc, toc... La porte reste close. Est-il arrivé un malheur à Leo (Javier Bardem)? Molly (Elle Fanning), sa fille, s'affole. Pas de panique! Il va bien, couché sur son lit, le regard dans le vide, catatonique comme d'habitude. Elle déploie des trésors de patience pour le convaincre de se lever et d'aller chez le dentiste. La visite tourne mal: il boit le désinfectant et se pisse dessus. Départ au supermarché acheter un pantalon, et nouveau scandale: il vole un chien à sa mère.

Au cours de ces tristes tribulations, la vie intérieure de Leo se poursuit par flash-back sur le temps où il était écrivain à succès draguant des touristes sur une île grecque ou alors pleurant un enfant perdu dans un cimetière mexicain auprès de sa femme (Salma Hayek sans maquillage). Quant à sainte Molly, à force de soigner son papa, elle rate un rendez-vous professionnel important...

### Profil abrupt

Venue de la danse, de la performance et de la musique, Sally Potter a signé plusieurs films intéressants dont *The Party*, qui rassemble en un huis clos meurtrier la fine fleur de l'establishment britan-

nique. Que s'est-il passé? Pourquoi la réalisatrice anglaise s'est-elle fourvoyée dans ce tire-larmes fastidieux, pudding globalisé, médiocre et hautement invraisemblable – comment Bardem, hidalgo ténébreux au profil abrupt, pourrait engendrer la petite Fanning au nez menu et toute en blondeur?

### Destinées tangentielles

*The Roads Not Taken* flotte entre une forme de compassion relevée de *Schadenfreude* (plus dure sera la chute de l'homme à qui tout réussissait) et l'hypothèse non vérifiable d'un bouquet quantique de destinées tangentielles – les «routes pas prises» du titre. Il a même une dimension catéchistique: ce sont des travailleurs immigrés, pauvres parmi les pauvres, qui tendent la main à Leo perdu de nuit en banlieue et lavent ses pieds selon l'exemple de Jésus...

Javier Bardem a déjà joué un grabataire dans *Mar adentro*. Aujourd'hui, il rejoint le cercle des comédiens ayant joué les handicapés (Daniel Day-Lewis dans *My Left Foot*) ou les simplets (Tom Hanks dans *Forrest Gump*, Sean Penn dans *I Am Sam*). Franchement, on le préfère en tueur psychotique (*No Country for Old Men*) ou en agent britannique pervers et déclassé (*007-Skyfall*). ■ A. DN

★ **The Roads Not Taken**, de Sally Potter (Royaume-Uni, Suède, États-Unis, Pologne, Espagne), avec Javier Bardem, Elle Fanning, Salma Hayek, Laura Linney, 1h25.

### LES ÉTOILES DU TEMPS

★★★★ On adule ★★★ On admire ★★ On estime ★ On supporte  
● On peste ●● On abhorre